

d'abord, la girouette tourne au SE., à l'E. et au NE., c'est-à-dire en rotation inverse. Mais les anticyclones se meuvent aussi bien de l'E. à l'W. que de l'W. à l'E. (ce qui se présente très rarement pour les dépressions); la rotation du vent peut donc être ou directe ou inverse, pour un anticyclone passant au-dessus de la station ou au-dessous : le sens de cette rotation dépend à la fois de la direction et de la position du météore.

119. En Belgique, la girouette fait un certain nombre de rotations par année, et la plupart sont directes; les rotations inverses ou rétrogrades sont rares; elles ont lieu principalement en été.

A certaines époques, les changements de vent paraissent fort irréguliers; on voit alors la girouette tourner d'abord avec le soleil d'une petite quantité, puis rebrousser chemin, reprendre ensuite sa marche directe, être soumise en quelque sorte à une lutte de deux influences contraires qui prennent tour à tour le dessus. Ce sont ces époques que l'on caractérise par le nom de *variabilité des vents*. Elles forment des périodes critiques dans l'année.

IV. VENTS SUPÉRIEURS.

120. Les vents dont nous venons de faire l'étude sont ceux qui se produisent à la surface ou près du sol. La girouette nous les indique constamment. Mais ces vents ne sont pas les seuls qui nous révèlent les mouvements

de l'atmosphère; jetons un regard au-dessus de nos têtes, et nous verrons d'autres indices de la circulation aérienne, mais dans des régions beaucoup plus élevées que celles où se meut la girouette. Ces indices sont les nuages. Jamais ils ne sont immobiles; ils semblent parfois stationnaires, mais ce n'est qu'une illusion, due à la grande hauteur à laquelle ils se trouvent; le plus souvent, on les voit courir avec rapidité, se choquer les uns contre les autres, en suivant tous une même direction. Quelle est la force qui les pousse? C'est le vent. C'est la même force qui permet au ballon de fendre l'espace, qui lui fait parcourir des distances parfois considérables dans un court laps de temps; si l'air ne le chassait pas devant lui, il n'aurait d'autre mouvement que celui qui le fait s'élever verticalement au-dessus de son point de départ. Il existe donc des courants aussi bien dans les hautes régions de l'atmosphère que dans celles où nous nous trouvons plongés; seulement, nous ne pouvons étudier les premiers aussi aisément et avec autant de suite que ceux des régions inférieures. Le ciel ne renferme pas toujours des nuages, et quand il en existe, il est quelquefois difficile de noter le sens de leur mouvement. On a pu cependant, grâce à un vaste système d'observations étendu à la surface entière de l'Europe, reconnaître les lois principales auxquelles obéissent ces vents supérieurs. La plus importante de ces lois est la suivante : Au-dessus d'un minimum barométrique ou dépression, l'air des couches élevées de l'atmosphère se meut en spirales divergentes et se porte vers les zones

à maxima barométriques ou anticyclones. C'est exactement le contraire de ce qui s'observe près du sol ; là on voit, en effet, l'air s'échapper des anticyclones pour se porter vers les centres de dépressions, et décrire dans sa course des spirales convergentes (n° 111). Cependant, les mêmes principes de l'équilibre des gaz expliquent ces deux aspects différents de la circulation atmosphérique. A l'endroit où règne une dépression, l'air est plus léger que sur les régions voisines ; il s'élève donc en vertu de cette légèreté spécifique et son mouvement ascensionnel continue jusqu'au moment où il atteint des couches aériennes de densité moindre que la sienne. La masse aérienne ascendante presse alors les masses qui l'entourent, celles-ci lui offrant peu de résistance, puisqu'elles possèdent une tension moins forte, et qu'elles sont attirées, d'autre part, par le vide formé au-dessus de l'anticyclone. L'air supérieur de celui-ci descend, on le conçoit, à mesure que sa partie inférieure s'affaiblit pour alimenter la dépression. Les afflux d'air successifs qui parviennent au centre de cette dernière se comportent tous de la manière décrite ci-dessus, c'est-à-dire que tous sont poussés vers les régions supérieures, et ainsi s'établit, entre les zones à maxima et à minima barométriques, un double échange continu ; dans le bas de l'atmosphère, comme nous l'avons vu déjà, il a lieu des zones à maxima vers celles à minima, dans le haut il se produit dans le sens inverse.

La rotation de la terre, enfin, exerce son influence des deux côtés, en dirigeant les divers courants suivant

des spirales divergentes ou convergentes, selon qu'on les considère comme émanant des anticyclones ou atteignant les dépressions formées dans l'atmosphère.

V. ANCIENNE THÉORIE.

121. Nous ne pouvons terminer le chapitre de la direction du vent, sans dire quelques mots de la théorie généralement adoptée, autrefois, pour rendre compte de tous les mouvements de l'air. Si elle ne satisfait plus à l'ensemble des faits observés, elle n'en conserve pas moins le mérite d'avoir beaucoup aidé à l'étude de la marche du vent, et sous certains rapports, du reste, elle est encore exacte.

D'après cette ancienne manière de voir, tous les mouvements aériens sont dus à une cause unique : l'échauffement considérable des régions équatoriales. Les pays chauds font sans cesse l'office d'un foyer qui appelle l'air pour le pousser en haut, et les pays froids font l'office d'une vanne de décharge, qui l'appelle pour le précipiter en bas. De ces principes résulte comme première conséquence la superposition des vents chaud et froid, celui-ci coulant à la surface du sol, le premier dans les régions élevées de l'atmosphère. Ces deux courants étaient les seuls admis pour le globe entier ; ils portaient le nom de *vents essentiels*, pour les distinguer des vents accidentels que des inégalités locales de température devaient produire par intervalles.

Pour expliquer la succession des vents (rotation

directe) telle qu'on l'observe dans nos climats, on admettait que le courant chaud, en approchant de nos contrées, s'inclinait vers le sol par suite de son refroidissement sous l'influence du courant froid des régions polaires. Les deux grands fleuves d'air marchant en sens opposé ne se trouvaient plus alors précisément l'un au-dessus de l'autre; ils se pénétraient, et, par suite, coulaient côte à côte. Telle était l'origine assignée aux deux courants essentiels qui dominent dans l'Europe occidentale. Quant aux vents accidentels, on les faisait naître de la combinaison même de ces vents primitifs. Là où ces derniers se touchent, disait-on, il doit exister une sorte de tourbillon, de *remous*, comme on en observe dans les tournants des rivières. En supposant que le courant froid se trouve à droite de la ligne qui le sépare du courant chaud, ce *tournoiement* de l'air a lieu, d'après les lois de la mécanique, dans le même sens que les aiguilles d'une montre. Un observateur qui se transporterait d'un courant dans l'autre, muni d'une girouette, verrait donc celle-ci prendre successivement les directions intermédiaires entre le N. et le S., ou vice versa, selon qu'il serait parti du courant N. ou du courant S. Or, ce qui se réaliserait pour un voyageur si les courants étaient fixes, se réalise de temps à autre pour un observateur sédentaire, parce que les limites des courants varient. Tantôt c'est la veine chaude qui s'élargit, tantôt c'est le fleuve froid qui prend plus de puissance. La *ligne de séparation* des deux courants se transporte donc de gauche à droite

ou de droite à gauche, à travers différents pays. Aujourd'hui nous sommes plongés dans le vent chaud; demain la zone de tournoiement pourra nous atteindre; après-demain elle nous dépassera, et nous nous trouverons envahis par le vent froid.

La théorie que nous venons d'esquisser a été émise par le célèbre météorologiste allemand *Dove*, à une époque où les observations ne se faisaient pas comme de nos jours sur toute la surface de l'Europe et en des points très rapprochés; elle ne s'est pas trouvée d'accord avec les faits, parce qu'elle admet une cause unique de rupture d'équilibre dans la pression atmosphérique, la chaleur, tandis que la vapeur d'eau joue un rôle tout aussi important, — sur la plus grande partie du globe au moins, — pour déranger cet équilibre. La circulation aérienne n'a pas le caractère de simplicité et de régularité que cette théorie lui prête, si ce n'est près des tropiques, là où règnent les vents constants dits *alisés*; elle est entièrement basée sur les lois que nous avons développées précédemment (n° 109), lois qui sont les seules admises aujourd'hui par les météorologistes.

VI. CARACTÈRES DES VENTS.

122. Les vents occupent une place prépondérante dans la constitution des climats. Ils exercent une grande influence sur les variations du thermomètre, sur l'état d'humidité ou de sécheresse de l'air en un lieu donné. Ce sont là leurs principales propriétés.

Au point de vue des changements de température, les vents de notre hémisphère se partagent en deux classes bien distinctes : les vents *équatoriaux* et les vents *polaires*. Les premiers ont pour effet de relever la température, les seconds de l'abaisser : comme l'indiquent leurs noms, les uns nous viennent des régions méridionales, les seconds coulent des régions boréales.

La plupart des vents appelés tropicaux nous arrivent par le chemin de la mer ; ils ne sont pas seulement *chauds*, ils sont de plus *humides*.

Les vents polaires, au contraire, nous viennent en général par l'intérieur des continents ; ils ne sont pas seulement *froids*, ils sont *secs*.

On voit quelle est l'opposition de ces caractères.

Aussi ces courants ne se manifestent-ils pas uniquement dans le temps de leur présence. On ressent déjà leur approche. Certains pronostics les annoncent.

Pour reconnaître l'action des vents sur le thermomètre, il faut comparer l'état de cet instrument à celui qu'il prendrait dans un air calme, à la même époque de l'année et à la même heure du jour. Cette comparaison conduit à former une rose des vents thermométrique, que nous allons reproduire. C'est toujours des observations de Bruxelles qu'il s'agit.

DIRECTION DU VENT.	EFFET DE CHALEUR.	EFFET DE FROID.
NW.	"	2°2
N.	"	2°0
NE.	"	2°8
E.	"	1°8

DIRECTION DU VENT.	EFFET DE CHALEUR.	EFFET DE FROID.
SE.	1°0	"
S.	2°5	"
SW.	2°1	"
W.	1°5	"

Ainsi, quand nous sommes plongés en plein courant froid, le thermomètre se tient environ 3° trop bas ; et quand du vent chaud nous enveloppe, il se tient 2° ou 2°,5 trop haut.

Voilà donc les effets des vents sur la température. Les uns l'élèvent de 2° ou 2°,5 au-dessus du terme que l'on serait en droit d'attendre de la saison. Les autres l'abaissent d'environ 3° au-dessous de ce même point. Les vents S. et SW. viennent, en effet, des pays chauds, et les vents NE. et N. des pays froids. Et si l'on demande pourquoi l'effet *en froid* est plus considérable que l'effet *en chaud*, nous répondrons qu'en partant de la Belgique il faut faire moins de chemin vers le Nord pour voir le froid augmenter d'une certaine quantité, qu'il n'en faut faire vers le Sud pour voir la chaleur s'accroître de la même valeur. Par exemple, les contrées qui sont de 5° plus froides que Bruxelles, sont plus voisines de nous que les contrées qui sont de 5° plus chaudes. A égale différence, le vent froid a donc moins de chemin à faire que le vent chaud avant de nous parvenir. Les distances étant plus courtes vers le Nord, le courant froid n'a pas autant de temps pour se réchauffer, avant de nous atteindre, que le vent chaud en a pour se refroidir.

De ce que les courants froids ont chez nous une

action plus puissante que les courants chauds, résulte encore cette conséquence, que leurs effets sont plus prompts, plus brusques, si l'on peut s'exprimer ainsi.

123. L'influence des vents sur l'état hygrométrique de l'air se reconnaît aisément par les quantités de pluie que nous amène chacun d'eux. Il est facile d'observer qu'il pleut le plus souvent et le plus abondamment, en Belgique, par les vents des régions W. à S. L'air qui nous arrive de ces régions est toujours chargé de vapeur; au contraire, les vents de N. à E. donnent très peu d'eau; ils sont même souvent privés de nuages, qui sont les indices d'une atmosphère humide. Ce sont eux qui généralement nous apportent le beau temps.

VII. VENTS CONSTANTS, VENTS PÉRIODIQUES ET VENTS LOCAUX.

124. VENTS CONSTANTS. — Nous avons déjà dit un mot des vents constants ou *vents alisés*, qui règnent dans les régions voisines de l'équateur. L'air des contrées tropicales se dilate sous l'influence de l'échauffement considérable du sol qu'il recouvre; il acquiert de la légèreté, il s'élève vers les régions supérieures de l'atmosphère. L'existence de cet immense anneau ascendant appelle nécessairement par le vide formé, l'air plus pesant des latitudes moins échauffées. Cet air se rend vers les tropiques en rasant la surface du sol et donne naissance aux vents alisés. Ces vents seraient dirigés exactement du Nord au Sud ou du Sud au Nord, suivant l'hémisphère dans lequel on les

observerait, si le globe terrestre était en repos. Mais, en réalité, ils soufflent du NE. dans l'hémisphère septentrional, et du SE. dans l'hémisphère méridional, à cause du mouvement de rotation de la terre (n° 111).

Les vents alisés s'appellent « vents du commerce » (trade-winds) en Angleterre, à cause des avantages qu'ils procurent à la navigation.

125. VENTS PÉRIODIQUES. — Les vents périodiques sont ceux qui soufflent d'une manière régulière, mais seulement à certaines époques déterminées. Les *moussons* (*mausim*, mot arabe qui signifie saison) constituent les principaux vents périodiques. On les observe particulièrement dans l'Océan Indien, en Australie et jusqu'au nord de l'Amérique, mais c'est au sud de l'Asie, dans l'Inde, qu'elles sont le mieux marquées. Là, pendant tout l'hiver, le vent vient du NE. : c'est la mousson du N.; pendant l'été, il vient du SW. : c'est la mousson du S. Ces vents ont leur origine dans les différences de pression atmosphérique existant, en hiver et en été, entre l'intérieur de l'Inde et l'Océan. Pendant la saison froide, le baromètre se tient très haut dans les terres, et relativement bas sur la mer : l'air se précipite donc du côté où existe le vide et donne lieu à la mousson du NE. En été les conditions sont renversées : la terre est plus chaude que la mer, l'air y est fortement dilaté et par conséquent plus léger; le déficit qui en résulte dans la pression barométrique tend sans cesse à disparaître par l'arrivée des masses d'air de l'Océan, qui forment de la sorte un courant continu et régulier du SW. La

mousson d'hiver apporte la sécheresse et le beau temps; la mousson d'été, des pluies extrêmement copieuses.

126. VENTS LOCAUX. — Les *vents locaux* sont généralement dus à la configuration du sol.

Nous parlerons d'abord des vents de montagne. L'observation a fait connaître que les montagnes sont plus froides que les plaines : or, puisqu'elles sont plus froides, elles doivent être le siège d'une chute d'air. L'air refroidi qui s'y précipite de haut en bas s'écoule le long des versants. C'est pour cette raison que, de quelque côté qu'on gravisse une montagne couverte de neige, le vent vient du sommet. Il y a quelques brises froides, surtout en hiver, qui descendent les flancs de l'Ardenne.

Les personnes qui ont habité le bord de la mer connaissent toutes ce que l'on appelle le *vent des côtes*.

En voici l'explication. Quand le soleil luit, le sol s'échauffe plus que l'eau. Ainsi, dans les belles journées, l'air qui repose sur la terre est plus chaud que celui qui repose sur la mer. L'air de la terre appelle donc celui de la mer. Vers midi, lorsque cette différence est développée, on sent l'air affluer de la mer vers la côte, et rafraîchir l'atmosphère. C'est ce qui fait que, dans le voisinage de la mer, la hausse du thermomètre, dans la journée, s'arrête plus tôt que vers le centre du pays. Mais la nuit la terre se refroidit plus que la mer, et la brise retourne en sens opposé.

Dans certains pays, on observe des vents locaux très caractérisés, et dont les effets sont souvent désastreux,

soit au point de vue de l'agriculture ou de la navigation, soit au point de vue de la santé publique.

Le midi de l'Europe a le *bora* (sur l'Adriatique), vent froid et fort; le *mistral* (France méridionale), vent froid et fort de NE.; le *föhn* (Suisse), vent sec et chaud; le *sirocco* (midi de l'Italie et Syrie), vent chaud; le *solano* (Espagne), vent très chaud du SE. Sur les bords du golfe du Mexique et jusqu'aux Antilles, règnent les *northers*, vents très froids du Nord, ainsi que l'indique leur nom. Dans les pampas de l'Amérique méridionale souffle, par moments, un vent sec appelé *pampero*. Qui ne connaît pas, au moins de nom et de réputation, le *simoun* de l'Afrique et de l'Arabie, le vent le plus chaud et le plus dangereux peut-être du globe entier? Enfin, nous citerons l'*harmatant* (air matant) des côtes de Guinée, qui y apporte chaque jour l'atmosphère lourde et suffocante de l'intérieur de l'Afrique.

VIII. FORCE DU VENT.

127. La raison pour laquelle une masse d'air se transporte d'un endroit dans un autre, réside, avons-nous dit, dans la différence des pressions barométriques en ces deux endroits. La *force* ou *vitesse* du vent est due naturellement à la même cause. Si les baromètres de deux localités plus ou moins éloignées ont leurs indications peu différentes, l'air marchera de l'une vers l'autre avec peu de vitesse; si leurs indications sont très dissemblables, l'air se dirigera rapidement vers le point

où la pression est le plus faible. Ces phénomènes sont l'image exacte de ceux que présentent les cours d'eau; les rivières dont le lit n'est que légèrement incliné ont un courant peu prononcé; celles dont le lit offre une pente raide ont un courant rapide. Nous ferons encore la comparaison suivante. En été, l'air des appartements est généralement à la même température que l'air extérieur, et par suite ils possèdent tous deux la même densité; si l'on ouvre une fenêtre d'un côté et une porte d'un côté opposé, il ne s'établit aucun courant, l'air extérieur n'étant pas sollicité vers l'intérieur et vice versa. Mais en hiver, lorsque les chambres sont parfois très chaudes et que l'air du dehors est très froid, si on répète la même opération que ci-dessus, on sentira immédiatement l'air fouetter le visage et affluer d'une manière continue.

En résumé, les causes assignées à l'origine des mouvements de l'air doivent nécessairement être celles qui déterminent le plus ou moins de vitesse de ces mouvements. Partant de ce principe, l'étude des vents sous le rapport de leur intensité devient des plus claires et des plus simples à la fois. Si à la surface de l'Europe, par exemple, la pression atmosphérique est répartie avec uniformité, c'est-à-dire que la différence entre les hauteurs barométriques les plus élevées et les hauteurs les plus faibles n'est pas considérable, on n'observera pas de vents forts sur notre continent. Mais qu'en un point quelconque le baromètre descende très bas, et qu'en un autre point, même assez distant du premier,

le baromètre s'élève très haut, les vents vont aussitôt prendre de la force, et d'autant plus, que la différence entre les pressions extrêmes sera plus prononcée. L'air se portera violemment des unes vers les autres. Lorsque cette différence dépassera certaines limites, l'intensité du vent sera de nature à causer des dégâts aux édifices, à renverser des arbres : ce sera la tempête.

128. La distribution des pressions atmosphériques est donc le régulateur de la force du vent. Or, dans nos pays, ainsi que nous l'avons déjà signalé, les fluctuations barométriques sont beaucoup plus étendues en hiver qu'en été; cela revient à dire que la distribution des pressions de l'air y présente moins d'uniformité dans la première de ces saisons que dans la seconde. C'est donc en hiver que l'on doit observer chez nous les vents les plus intenses. C'est effectivement ce qui a lieu. Prenant Bruxelles pour exemple, et représentant par 1 la force moyenne du vent pendant le mois où elle est le plus faible, les autres mois se placent dans l'ordre suivant quant à l'intensité des courants aériens :

Janvier	1,7	Avril	1,2
Février	1,6	Septembre	1,2
Décembre.	1,6	Août	1,1
Mars	1,5	Juillet.	1,1
Novembre	1,5	Juin.	1,0
Octobre.	1,2	Mai	1,0

Outre cette répartition de la force du vent dans le cours d'une année entière, on constate des différences

bien marquées entre la vitesse de l'air pendant les heures de la nuit et celle des heures du jour. L'observation montre qu'en général l'intensité du vent est plus grande pendant le jour que pendant la nuit. Cette intensité reste faible et à peu près constante depuis la soirée jusqu'au lever du soleil. Elle augmente alors progressivement jusqu'à midi ou une heure, instant où la vitesse du vent est à peu près double de ce qu'elle était pendant la nuit. Puis elle commence à s'affaiblir peu à peu.

Cette période diurne de l'intensité du vent est attribuée à l'action solaire. Nulle la nuit, cette action laisse alors l'atmosphère au repos; agissant dans le jour, elle détermine des appels d'air, appels de plus en plus prononcés à mesure qu'elle s'exerce davantage; et cet air qui afflue pour remplacer celui qu'elle dilate et fait monter dans les hautes régions de l'atmosphère, voit sa vitesse s'accroître jusqu'au moment où l'effet de la chaleur solaire atteint son maximum, soit vers 1 ou 2 h. de l'après-midi.

129. TEMPÊTES. — Ainsi que nous le signalions tout à l'heure, quand le vent acquiert une vitesse telle qu'il déracine les arbres ou renverse les constructions légères, on dit qu'il souffle en *tempête*.

La tempête résulte d'un violent appel d'air vers une dépression atmosphérique.

Dans nos contrées, il faut que l'air marche avec une vitesse d'au moins 28 mètres à la seconde pour qu'il y ait tempête; mais dans certains pays, où le vent possède

en général une force plus grande que chez nous, cette vitesse de l'air n'est pas considérée comme tempétueuse: il faut 40 mètres et parfois davantage. Pendant une forte tempête qui a sévi le 11 janvier 1878 au Mont Washington, aux États-Unis, l'anémomètre a indiqué 83 mètres à la seconde.

A Bruxelles, le plus fort coup de vent constaté depuis 1850, soit donc en 30 ans, correspondait à une vitesse de près de 35 mètres en une seconde.

Dans la *bourrasque*, le vent est moins intense que dans la tempête; elle commence lorsque la vitesse de l'air atteint 22 mètres. L'*ouragan*, au contraire, est plus violent que la tempête; on donne ce nom aux rafales qui dépassent 32 mètres.

130. Le phénomène que nous appelons tempête en Europe est connu sous le nom de *cyclone* dans l'océan Indien, de *typhon* dans la mer de Chine, de *hurricane* ou ouragan aux Antilles, de *tornado* aux États-Unis. Les effets de ces météores sont beaucoup plus désastreux que ceux de la tempête, mais le caractère général du phénomène est partout le même.

Partout, c'est de l'air attiré violemment vers un point où le baromètre est notablement plus bas que dans les régions qui l'entourent, et qui arrive au bout de sa course après avoir décrit de véritables spirales. Seulement, comme nous l'avons déjà expliqué, sur l'hémisphère nord cet air se meut en sens inverse des aiguilles d'une montre, et sur l'hémisphère sud dans le même sens que ces aiguilles.

Les ouragans des Antilles sont célèbres par les désastres épouvantables qu'ils occasionnent. Tout le monde connaît la description qu'en a faite l'abbé Raynal dans son *Histoire philosophique*.

Kaemtz, d'autre part, rapporte dans son *Traité de météorologie*, qu'en 1681 Dampier observa à Antigoa un ouragan qui dura depuis le matin, à 8 heures, jusqu'au lendemain à 4 heures. Le capitaine Gadburg était descendu à terre avec son équipage; lorsqu'il voulut retourner à bord, il trouva le navire couché sur le flanc et la pointe du mât enfoncée dans le sable. L'ouragan reprit alors avec une nouvelle force; les vagues s'élevaient à une hauteur monstrueuse; on trouva des tonneaux à un quart de lieue dans les terres; un navire fut lancé dans une forêt, et un autre sur une roche élevée de 3 mètres au-dessus des plus hautes marées.

Les cyclones de l'Inde sont aussi des plus désastreux. On n'a pas perdu le souvenir de celui qui ravagea le Bengale en 1876, en causant des désastres incalculables. En voici une relation succincte, d'après la description consignée dans un rapport officiel :

« Le cyclone qui a sévi le 31 octobre 1876 prit naissance dans la baie du Bengale et coula de grands navires sur son passage en se dirigeant vers le Nord. Il épargna Calcutta, mais frappa Chittagong, ville située à l'angle nord-est de la baie; il jeta sur la côte tous les bâtiments abrités dans le port et il faillit détruire la ville elle-même. La mer soulevée inonda les grandes îles de Hattiah, Sundeep et Dakhin, situées dans une des

bouches du Gange, recouvrit quelques îles moins considérables, et envahit la terre ferme sur un espace de 8 à 10 kilomètres. Il paraît que ces immenses vagues roulaient avec une rapidité surprenante. A 11 heures, dans la nuit du 31 octobre, les dépêches reçues à Calcutta n'annonçaient pas encore le danger réel; à minuit, toutes les terres précitées étaient recouvertes de six mètres d'eau.

« Le cyclone a complètement dévasté ce district. Le silence de la mort plane sur toute la contrée. Surprise par l'invasion des vagues, la population se réfugia sur les arbres les plus élevés. Ceux qui purent y trouver un asile durent le partager avec les bêtes féroces, les oiseaux et les serpents. Des milliers de maisons furent démolies par les vagues furieuses; les seuls débris d'habitations humaines, trouvés après le désastre, avaient été jetés sur la plage de Chittagong, à 16 kilomètres de distance. La *Gazette du Gouvernement*, de Calcutta, dit que partout où les flots passèrent, les deux tiers de la population disparurent. Des rapports officiels évaluent à plus de 250000 le nombre des victimes des trois inondations successives qui ont submergé plus de 7500 kilomètres carrés.

« Le cyclone de 1876 est un des plus terribles dont on ait gardé le souvenir au Bengale. » (*La Nature*, 1877, page 74.)